

Le jardin de la sécheresse l'histoire d'Amumən ag Amastan¹

PAR ALATNINE AG ARIAS ET EDMOND BERNUS

EN novembre 1973², nous avons rencontré Amumən ag Amastan, pasteur sans troupeau, qui avait entrepris de cultiver un jardin aux environs d'Azelik. Son exemple, qui n'était pas un cas unique, nous parut assez intéressant pour entreprendre de filmer la vie de cette famille touarègue, obligée par la sécheresse à se reconverter. Le film fut appelé *Afarag wa n manna*, le jardin de la sécheresse, et Amumən commenta sa propre histoire en vue du film³. J'ai revu Amumən en 1974, toujours attaché à son jardin, c'est-à-dire à l'agriculture irriguée, seule possible sous ces latitudes. Amumən est un homme marié d'environ 35 ans qui, en 1973, avait 4 enfants ; en 1974, un nouvel enfant est né. Jusqu'à avril et mai 1973, il nomadisait avec sa famille dans les plaines argileuses qui cernent l'Air, au sud et à l'ouest. A notre première rencontre en novembre 1973, il avait commencé son jardin à Azelik, au lieu de la cure salée, en captant l'eau des sources, bien connues de tous les éleveurs qui y conduisent leurs troupeaux pour les abreuver à ces eaux riches en sels minéraux. Amumən ag Amastan est un touareg de la tribu des Igameyən,

1. La transcription adoptée, très simplifiée, obéit aux quelques règles suivantes :

- u, U : ou, comme dans lourd.
- w, W : comme dans l'anglais water.
- g, G : toujours dur, comme dans gâteau.
- s, S : toujours sifflant, même entre deux voyelles.
- d, D : d emphatique.
- z, Z : z emphatique.
- sh, SH : comme dans chat.

Et pour les sons qui n'ont pas d'équivalence en français :

- kh, KH : comme dans l'allemand Achtung.
- gh, GH : r guttural.
- q, Q : occlusive vélaire.

Voyelles centrales :

- ə, ɤ : e muet.
- ä, Ä : a.

M. Galand, professeur de berbère à l'INLCO, a bien voulu revoir ce texte et nous l'en remercions très vivement.

2. Ce travail a été réalisé dans le cadre de la R.C.P. 322 du C.N.R.S., « Origine, convergence et diffusion des langues et civilisations résiduelles de l'Air et de l'Azawag ».

3. *Afarag wa n manna*. Le jardin de la sécheresse, film 16 mm, sonore, couleur, 12 minutes, Comité du Film Ethnographique, C.N.R.S.

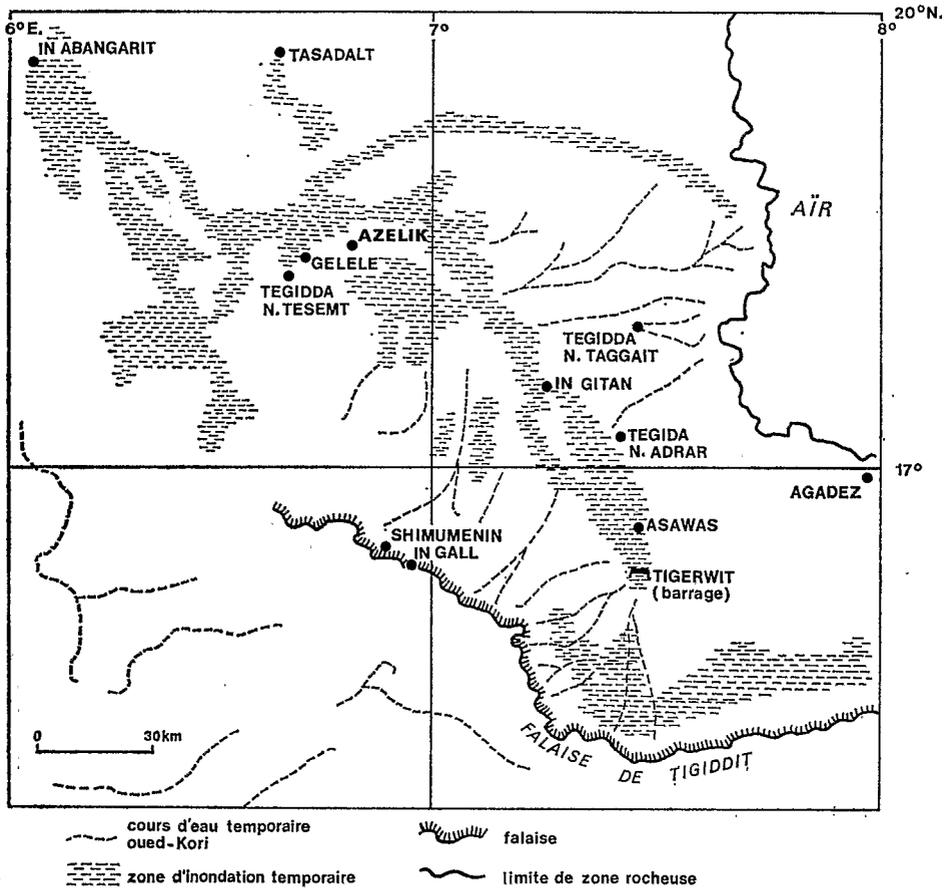
24 OCT. 1978

O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

n° 9365 Geogr.

imghad c'est-à-dire dépendants, vassaux, de la confédération des Kel Fadey. Ayant perdu presque tous ses animaux au printemps 1973, il cherchait une voie nouvelle pour nourrir sa famille, alors que ses moyens habituels de subsistance avaient disparu. Avec les grains de blé distribués par le gouvernement pour nourrir sa famille, il avait ensemencé son jardin. Voici le récit que nous livrons tel qu'il nous a été donné, d'une voie monotone, sans effets et sans plaintes. Amumən fait le constat de l'aventure brutale d'une famille de pasteurs, qui, avec courage, cherche à survivre dans le naufrage.



1. Le récit d'Amumən.

akal ən Tasadalt a nəghsär nəkkaned faddagh //

Le pays de Tasadalt celui nous étions installés nous toujours //

alwaq wen nəla alkhayawän əd mənəs //

moment ce nous possédions petits animaux et chameaux //

as du tosa manna ta / newaqqas du s egef wa //
 lorsque est arrivée sécheresse celle-ci / nous avons fui vers dune cette //
as du nosa da / ghur agef wada / elkhayawän əmmen /
 Lorsque nous sommes arrivés là / chez la dune celle-là / les animaux
 sont morts /
as danagh osa manna //
 lorsque ici à nous est arrivée la sécheresse //
Aməra näk da inəttäfan da / gammayagh ad əgagh afarag /
 maintenant moi ici qui tiens là / je cherche à faire un jardin /
dagh akal wa n zelig //
 dans le pays d'Azelik //
Gammayagh taməddurt ən tələqqawen-in //
 je cherche la vie des pauvres de moi //
wər di du iggolaz / ar taghat əd teləy d əjəđ iyən //
 pas ne me reste / sauf chèvre avec brebris et âne un //
Tamghart ta n tanarak-nanəgh / təla taghat d əsshin əzdan //
 la vieille femme celle voisine de nous / elle possède chèvre et deux
 ânes //
wər təla isshəghəl / ar a tətəaway ishəgharan-net / d oksum-net //
 pas elle a travail / sauf elle va apporter les bois secs d'elle / le natron
 d'elle //
əs Təgədda / tətəag-əddu təlumt-net / tətəagg-əddu taba-nnet //
 vers Tegidda / elle va faire le son d'elle / elle va faire le tabac d'elle //
Hann-i / əsshaghəl-net / ammad n eshkan d oksum-net /
 Épouse de moi / travail d'elle / la cueillette du bois et du natron
 d'elle /
təzanz in / dagh Təgədda / təzanza-ddu tulumt əd taba-nnet /
 elle vend là-bas / dans Tegidda / elle achète le son et le tabac d'elle /
tətaabəz təymoko-nnet //
 elle prend la part de distribution d'elle //
wər t əssenagh / təmaghatert ghas / wər t əssenagh //
 pas je le sais / le dénuement seulement / pas je le sais //
ənüyagh məssaw-əs / oggeq-qän sen //
 je vois les propriétaires de lui / je les vois de loin //
təmaghatert ghas / a di isannattafan dər əs //
 le dénuement seulement / m'a contraint à cela //
As egmäyagh təməddurt ən tələqqawən-in //
 Lorsque je cherche la vie des pauvres de moi //
Arabaz a gegh anu / as ərbəzagh anu /
 le curage j'ai fait du puits / lorsque j'ai curé le puits /
aməra əghzagh du badi / ar d ewüdagh dadagh /
 maintenant j'ai creusé le canal / jusqu'à arrivé ici /
Nəkkaned azenzi a t-in nətaaggu /
 Nous vendre (le natron) nous le faisons /
nəsaawar sər-əs taba-nnänagh //
 nous le mélangeons avec lui tabac de nous //

Kel agala saawarän sər-əs //
 Gens du sud le mélangent dans lui //
Hakkin tu-y əlkhayawän-nəsän //
 Ils donnent lui aux troupeaux d'eux //
Kud əgegh əlkhayaw dagh aghora wa /
 Si je fais (retrouve) bétail dans ce matin-ci /
wər z ətayyagh əfarag-in / Kundeba s a di-orna //
 pas j'abandonnerai jardin mon / Sauf s'il me vainc //
Sənatät i n kaara / a danagh hakkin / dagh awatay wa //
 Deux de la mesure / celles à nous donnent / dans années celle //
Ndanat əffän-anagh / sədisət i n kaara //
 L'an dernier lui ont donné pour nous / six de la mesure //
Abora nəla dəs sədisət i n kaara //
 le sorgho nous avons six mesures //
kullu aghiwän-nanagh / kaara iyyan məccikän //
 tout le campement de nous / mesure une petite //
wər ti nəney harwa widi-nəsän wər ti
nəgrew //
 pas lui nous avons vu jusqu'ici le beurre d'eux, pas lui avons obtenu //
ezəl wa d itaaggu əbbaz / əmmoos izray in awədəm dagh /
 le jour celui où sera fait la distribution / si en retard quelqu'un /
wər z igru ənka //
 dans pas il gagne cela //
bärarän-in okkoz / əd ma-sen / sədis əs nək /
 enfants de moi quatre / et mère d'eux / six avec moi /
əd tamghart ta n tadaggalt-in / ta du tətəabəz təymoko ta //
 et la vieille femme celle belle-mère de moi / celle qui ramène distri-
 bution celle-là //

Traduction libre.

« Au pays de Tasadalt, c'est là que nous vivions. En ce temps-là, nous possédions des moutons, des chèvres et des chameaux. Lorsque la sécheresse est arrivée, nous avons gagné cette dune ; lorsque nous y sommes parvenus, nos animaux sont morts. Maintenant, je suis ici et je m'efforce de cultiver un jardin au pays d'Azelik. Je m'efforce de faire vivre les miens qui n'ont plus rien. Il ne me reste qu'une chèvre, une brebis et un âne. La vieille femme, notre voisine, elle possède une chèvre et deux ânes. Elle n'a pas de travail, sinon d'apporter du bois et du natron qu'elle va vendre à Tegidda et qu'elle échange contre du son et du tabac : elle prend sa part des distributions. Mon épouse, son travail est la recherche du bois et du natron qu'elle va vendre à Tegidda ; elle achète du son et du tabac et prend sa part des distributions. Je ne sais pas cultiver, le dénuement seul m'y oblige, car je ne sais pas (cultiver). J'ai vu les propriétaires des jardins, je les ai vus de loin. Le dénuement seul me force à cultiver, pour chercher à faire vivre les miens qui n'ont plus rien. J'ai curé la source ; après que j'ai curé la source, j'ai creusé un



1. Sources d'Azelik au mois de septembre, à l'époque de la « cure salée ». Cette faille dans les grès a été curée par Amumèn ; il a enlevé le sable pour accroître le débit de la source principale.

canal, jusqu'à mon jardin. Nous vendons le natron et nous le mélangeons à notre tabac. Les gens du sud le mélangent avec le tabac, et le donnent aussi à leurs troupeaux. Si je retrouve du bétail, je n'abandonnerai

pas mon jardin, sauf s'il est vainqueur de moi. Cette année on nous donne deux mesures ; l'an dernier on nous distribuait six mesures de sorgho. Pour tout notre campement, une petite mesure de blé. Nous n'avons pas encore obtenu de beurre. Si on arrive en retard le jour de la distribution, on ne nous donne rien. J'ai quatre enfants, leur mère, cela fait 6 avec moi, et aussi la vieille femme, ma belle-mère, celle qui rapporte la distribution. »



2. Dans de petites vasques, l'eau sourd et se répand dans la plaine, rejoignant l'émissaire principal issu de la faille — (une telle source est dite *adəbdəb*) — On aperçoit au loin l'écoulement des eaux qu'Amumən a canalisé sur 1,500 km.

2. *Commentaire du texte.*

Ce texte, avare d'explications, suppose connus la région et les détails de la vie touarègue. Le terme utilisé pour désigner la sécheresse, *manna*, signifie une période de pluies insuffisantes ou mal réparties, provoquant un manque de pâturages et une disette (Foucauld, 1951-52, III, p. 206). Tasadalt (Tasedet sur carte IGN, 1/200 000 TEGUIDDA IN TESSOUM) est un puits situé à environ 50 km au nord-nord-est d'Azelik, que les Touaregs appellent en général Zelig. Sur une zone de fractures où affleure le grès d'Agadez, Azelik domine légèrement la plaine argileuse environnante : le long de ces fractures, se trouvent les sources de Tegidda n tesemt, Gélélé et Azelik où les troupes touaregs convergent en été pour s'y

abreuver. Jamais jusque-là, hors l'essai éphémère d'un Kel Ahagaar, un effort agricole sérieux n'avait été entrepris à Azelik. Amumən a donc curé (*arabaz*, fait de curer) la source qui sort du rocher par une longue anfractuosité, véritable faille naturelle : il appelle improprement cette source puits (*tanut*). Il faut noter que pour désigner sa famille, il utilise la périphrase *təlaqqawən-in*, « les pauvres de moi ». *təlaqqa*, pl. *təlaqqawən* désigne le ou les pauvres en général. Il peut aussi se référer à des groupes sociaux sans pouvoir politique, les « dépendants » de l'aristocratie et de l'*amenokal*. Ici Amumən veut désigner les personnes qu'il a la charge de nourrir et il parle en tant que chef de famille responsable⁴. Les pauvres, ce sont donc sa femme, ses enfants, et sa belle-mère qu'il désigne d'abord comme *tamghart ta n tanarak*, « la vieille, notre voisine ». Il commence par dire qu'elle n'a pas de travail, avant d'énumérer les nombreuses tâches qui l'occupent et qui sont les mêmes que celles de son épouse. Toutes deux se chargent du contact avec la bourgade de Tegidda n tesemt à 17 km, où ont lieu les distributions de vivres effectuées par le gouvernement : notons que dans tout le pays touareg cette distribution a été appelée *teymoko*, terme d'origine hawsa, alors que de nombreux termes touaregs existent (*shirgit*, *tenafut*, etc.). Les deux femmes ramassent le natron⁵ (*oksum*) qui exsude du sol humide près des sources et le long des 1 km 500 du canal qui mène au jardin, ourlé du blanc sur tout son cours : le natron, recueilli dans une boîte en fer, est rassemblé dans un tissu noué, pour être porté au campement.

Le bois de chauffe, rare dans la région, est également recherché et apporté sur les ânes à Tegidda où il fait totalement défaut. Le natron est vendu ou échangé contre le son du mil (*təlumt*), nourriture de famine qui donne l'illusion de nourrir et contre du tabac à chiquer auquel on ne renonce jamais. Les jours de distribution ne sont pas réguliers et celui qui n'est pas présent au jour dit, ne reçoit rien, ce qui pose problème à cette famille éloignée. Cela oblige la belle-mère à de fréquents séjours à Tegidda, chez des habitants connus et amis. Le sorgho, d'origine américaine, constitue la part municipale des vivres donnés ; il n'est guère apprécié des Touaregs qui préfèrent le mil. Le blé, beaucoup plus rarement distribué, a permis à notre jardinier d'effectuer les semis. L'unité de mesure utilisée, *kaara* (déformation du quart des militaires), désigne une petite boîte de conserve cylindrique ; on n'a utilisé aucune des unités de mesure classiques en service sur les marchés pour la vente du grain au détail, *azakka* ou *muda*. La distribution a provoqué l'utilisation d'un matériel de fortune, désigné par un terme emprunté au français et déformé.

Les techniques agricoles étaient totalement inconnues d'Amumən et il insiste sur ce fait : *wər t əssenagh*, je ne la connaissais pas, revient

4. Ce sens est indiqué par FOUCAULD (1951-52, III, pp. 1104-1105) : « Par extension, on appelle toutes les personnes qu'un chef de famille a à entretenir, femmes, enfants, proches qui sont à sa charge, serviteurs, etc., les *tilekkeouin* de ce chef de famille, quelles que soient la position sociale et la fortune du chef de famille et des siens ».

5. Le natron est un carbonate naturel de sodium cristallisé.

deux fois dans la même phrase. Il n'avait pu qu'observer des jardiniers à Tamanrasset où il s'était rendu pour vendre des chameaux et à un forage artésien proche, Ader Ghagalen, où des nomades ont utilisé l'eau qui se répandait dans la plaine pour créer des jardins. Il utilise le verbe *aggu* (*oggeq-qän sen*), voir de loin, qui manifeste une observation distraite d'un fait qui alors ne le concernait pas. Il insiste plusieurs fois que c'est le dénuement seulement (*tamaghatert ghas*) qui l'a contraint à cette activité. Notons que pour désigner le canal irrigateur, il utilise le terme *hawsa* (*badi*).

La phrase de conclusion, bien qu'elle ne se trouve pas à la fin de son récit, témoigne d'un désir de ne pas abandonner le jardin, même s'il réussit à reconstituer un troupeau ; une légère restriction cependant « sauf si le jardin est vainqueur de moi » (*kundeba s a-di-orna*). Or, le sol qui exsude le natron, l'eau minéralisée, indiquent bien les périls qui menacent à très court terme une telle entreprise.

3. *Amumən et la sécheresse.*

Ce récit succinct mérite quelques développements. Amumən a quitté Tasadalt, lorsque les pâturages ont fait totalement défaut, à la fin de la saison froide, c'est-à-dire aux environs de mars 1973. Les animaux qui ont survécu gagnent avec peine Azelik et là ils meurent : quatre vaches peuvent encore être conduites par son frère avant de mourir à Agadez, où elles sont bradées sur le marché (1 à 200 F C.F.A., 1 à 1 500 F C.F.A., 2 ensemble pour 2 500 F C.F.A.) Des 40 vaches, 80 chamelles, 30 moutons et 19 chèvres, il ne lui reste plus alors qu'une chèvre, une brebis et un âne. Il se rend alors à Shimumənin, point de rassemblement tout proche d'In Gall où sont regroupées les diverses tribus Kel Fadey, pour la commodité de la distribution. Après un séjour d'un mois, Amumən regagne Azelik avec sa famille et sa belle-mère Ghya qu'il a retrouvée à Shimumənin : elle amène avec elle une chèvre et deux ânes. Avec sa belle-mère, il peut utiliser 3 ânes, ce qui lui conserve sa mobilité, contrairement à beaucoup d'autres et permet aux deux femmes de se rendre fréquemment d'Azelik à Tegidda n tesemt. Il commence alors son jardin : les pluies sont finies et il gagne Agadez pour acheter une houe, sans expérience des outils agricoles, il achète un minuscule piochon rouge qu'utiliserait une citadine européenne dans son jardin de week-end. Il réussit néanmoins à curer la source avec une cuvette émaillée, à canaliser l'eau sur 1 km 500 et à semer son jardin avec le blé de distribution. C'est alors que nous rencontrons Amumən qui lutte pour son jardin, enclos d'une vaste haie d'épineux (*afarag*) dans laquelle seule une petite portion est mise en culture. Avec une houe de taille normale (*tugomit*), du blé supplémentaire et des graines de tomates que nous lui rapportons d'Agadez, il peut bêcher de nouveaux carrés. Attelé au travail de la terre, Amumən travaille sans relâche, sans jamais rendre visite à Tegidda n tesemt avec sa femme.

A l'intérieur de l'enclos, le long de la haie d'épineux, sont rassemblées deux misérables tentes, celle d'Amumən, de sa femme, de ses enfants et celle de sa belle-mère. Ces deux tentes sont différentes, l'une en peaux, l'autre en nattes : cette dernière, d'Amumən, est conforme au modèle des Touaregs de l'Air, auxquels appartiennent les Kel Fadey, et les Igameyən qui constituent une des tribus de cet ensemble politique.

Ces nattes sont fabriquées avec les fibres du palmier doum (*tageyt*) (*Hyphaene thebaica*). La tente en peaux appartient à Ghya, belle-mère d'Amumən, originaire des Illabakan, tribu des Iullemmeden qui utilisent la tente en peaux : mariée successivement à un homme des Illabakan, puis des Igameyən, Ghya a donné naissance à la fille, ici présente, dans ce second mariage. Celle-ci, en se mariant avec Amumən a apporté une tente en nattes, utilisée chez son mari. Dans cet enclos se rencontrent les deux types d'habitat touareg dont la limite géographique est proche, au sud d'In Gall.

Pendant qu'Amumən bêche, sème, et ouvre l'accès de l'eau aux différents carrés, sa femme et sa belle-mère ramassent le natron ou au loin rassemblent des fagots de bois mort, qu'elles prennent sur leur route en gagnant, avec leurs ânes, Tegidda. Parfois elles remplissent des outres de l'eau d'Azelik et elles vendent leur contenu aux habitants de Tegidda pour qui l'eau d'Azelik passe pour douce, relativement à la leur⁶. Les deux femmes emmènent souvent avec elles les deux enfants cadets et laissent les aînés avec leur père.

En novembre 1974, nous avons retrouvé Amumən : les tentes avaient été déplacées et installées hors du jardin près des quelques petits arbres situés à 300 m au sud. Dans les premiers mois de 1974, il a récolté du blé, des melons, des tomates et un peu de maïs. Il a consommé toute sa récolte. Avant la saison des pluies 1974, au mois de juin, il a semé du sorgho de distribution⁷ qu'il a récolté au mois d'août. Puis il est parti pour Arlit, la ville nouvelle créée près des mines d'uranium, à 250 km au nord : il a rendu visite à son neveu utérin (*tegeze*) pour lui demander du blé car il n'a pas conservé de semences. Revenu à Azelik, il a semé son blé, mais à peine levé, les sauterelles ont tout détruit. D'Arlit il a rapporté également des graines de pastèques et de Calebasses : les premières, il les mange en les découpant en morceaux, les faisant cuire dans l'eau à petit feu et les mêlant à la farine de sorgho. Les Calebasses ont été également détruites par les sauterelles. Nous avons pu alors le réapprovisionner en blé et lui permettre une nouvelle tentative encore possible dans le calendrier.

En 1973, Amumən se trouvait au creux de la vague et luttait pour survivre : en 1974, son sort s'était légèrement amélioré. De son père

6. A Tegidda n tesemt, le contenu d'une outre se vend de 100 à 150 F C.F.A. ; 2 fagots de bois, c'est-à-dire 1 charge (*ageggi*) d'âne, 100 F C.F.A. ; 1 sac de sorgho rempli de natron 200 F C.F.A., mais le natron est souvent échangé contre le son de mil ou du mil.

7. On sait que dans les jardins irrigués de l'Air, il est possible de faire deux cycles culturaux : celui d'été avec les plantes soudanaises — mil, sorgho — et celui d'hiver avec les plantes méditerranéennes, blé, éventuellement orge, accompagnées de tomates.

décédé pendant l'hiver, il avait hérité de 2 chameaux, qu'il a pu vendre pour acheter 7 chèvres et des céréales pour nourrir sa famille. Sa belle-mère était repartie avec ses quelques animaux : désormais, il disposait de 11 chèvres et brebis (sa chèvre et sa brebis ayant mis bas) et de 2 ânes : sa femme avait reçu un nouvel âne de son père ; son jardin, solitaire en 1973, était désormais entouré de 4 autres. L'exemple d'Amumən avait été suivi. En fait, ces 5 jardins se disposent en chapelets les uns à la suite des autres, celui d'Amumən étant le premier à l'arrivée du canal. C'est par tâtonnements, par essais successifs, qu'Amumən a installé son jardin si loin (1 km 500) de la source : ailleurs, la terre est trop dure, avec des pierres : là seulement, une terre moins lourde permet l'installation de superficies acceptables. Mais si l'eau ne manque pas pour un seul jardin, elle doit être rationnée pour cinq. Un grand canal relie ces différents jardins : en général, Amumən irrigue pendant 3 jours consécutifs, son voisin les 3 jours suivants, et les deux autres deux jours seulement. Au-delà de ces 5 jardins, d'autres ont été bêchés, enclos mais pas encore semés : le problème de l'eau se posera alors inévitablement. Les 4 autres jardiniers, comme Amumən, sont des pasteurs ayant perdu leurs troupeaux : ils appartiennent à la tribu des Ifareyan Ifendəlaq (également de la confédération Kel Fadey).

En 1975, la zone sahélienne, du Sénégal au Tchad, a été envahie par des rongeurs. Amumən n'a pas été épargné et ses carrés de blé ont été dévastés, réduisant à néant la récolte espérée. Ses 4 chèvres et ses 3 brebis lui fournirent alors, on était en janvier 1976, assez de lait pour faire 2 fromages par jour vendus sur le marché de Tegidda ; avec l'argent il achetait du lait en poudre et du mil. Mais rien ne restait de ces tentatives agricoles dont Amumən avait été le pionnier.

On peut noter le vocabulaire agricole utilisé par ces éleveurs :

- partage de l'eau : *azəzgar n aman* ; *əzgar* : faire traverser.
- porte, c'est-à-dire ouverture pour le passage de l'eau : *tazəzgart* (celle de la traversée).
- source d'Azelik⁸ : *tanut*, *anu*, puits ou *aderi*, la fente, référence à la faille d'où sort l'eau.
- canal : *abadi* (hawsa) ou *təgursut*, la gorge.
- carré de culture : *efənghal*, pl. *ifənghalən* (terme utilisé par tous les jardiniers).

Ces nouveaux jardiniers ne peuvent en aucun cas se nourrir de leurs récoltes et ils restent dépendants des distributions et des marchés. Dès lors, ils distinguent les distributions gratuites par le gouvernement, des ventes à prix contrôlés et des ventes libres par les commerçants ; un vocabulaire s'est ainsi élaboré :

- *teymoko* = aide - distribution gratuite (hawsa)

8. Il faut remarquer qu'Amumən n'utilise pas les deux termes courants suivants : — *shet n aman* : littéralement, « l'œil de l'eau », terme générique pour désigner la source. — *adəbdəb* : eau qui sourd dans une vasque de rocher.

— *teymoko ta n əsuq* = l'aide du marché - désigne la vente par le gouvernement à prix contrôlé

— *enele n əsuq* = le mil du marché - mil vendu librement par commerçant.

Ces éleveurs ne font pas partie des « éprouvés », désignation officielle dans cette nouvelle terminologie relative à la sécheresse, des nomades sans ressources, car ils ont malgré tout conservé leur mobilité : ils ne se sont pas rassemblés près des centres de distribution comme beaucoup d'autres qui ne peuvent plus se déplacer. Ils cherchent eux-mêmes des solutions souvent hasardeuses, parfois vouées à l'échec, mais témoignant toujours d'un esprit combatif.

Conclusions.

Amumən représente un cas exemplaire d'un éleveur frappé par la sécheresse et qui cherche à sauver lui-même sa famille. Sa tentative est vouée à l'échec, à court terme, nous l'avons dit : l'implantation de son jardin dans une zone célèbre pour ses eaux salées, où tout sol humidifié devient blanc comme une terre imprégnée de neige fondue, laisse prévoir un abandon probable, après quelques mauvaises récoltes, sans même que les sauterelles viennent achever la destruction. Cependant, deux ou trois saisons agricoles lui permettent de tenir, éventuellement de remonter un petit troupeau grâce à de bons pâturages.

En 1975, « le jardin a été plus fort qu'Amumən » et l'a vaincu. L'échec n'est venu d'aucune des causes prévisibles : sauterelles tombées du ciel, ou terres rendues stériles par salinisation. L'attaque a été portée par des bataillons de rongeurs, souris, rats ou gerboises. Amumən et sa famille ont néanmoins survécu et Amumən a montré son esprit d'initiative et ses facultés d'adaptation. C'est l'élevage qui, en définitive, reste sa planche de salut et son avenir : un troupeau d'une quinzaine de chèvres et brebis est l'amorce de la reprise d'un élevage extensif nomade.

Dans toute la zone sahelienne, ce phénomène a été constaté : des éleveurs démunis ont ensemencé les abords des mares dans des terres de meilleure valeur agronomique que celle d'Azelik. Cette conversion provisoire dans bien des cas, témoigne de la possibilité d'adaptation des nomades, mais ne constitue sans doute pas des solutions d'avenir d'une zone à vocation surtout pastorale. Le gouvernement a voulu encourager cette voie et dans les plaines proches d'Agadez, à Tegidda n adghagh, a mis en culture par l'armée des surfaces importantes avec de gros moyens matériels : pompes, château d'eau, irrigation. Un barrage à Tigerwit avait été installé dans la même région, il y a quelques années. Mais jusqu'ici tous les projets de l'administration ont abouti à des échecs : seuls les quelques tentatives spontanées des nomades autour des forages artésiens ont parfois donné des résultats. Plutôt qu'une reconversion illusoire d'une telle zone, il faut donner les moyens aux

éleveurs de reconstituer leurs troupeaux et de les exploiter d'une manière plus rationnelle : mais ici nous sortons du cadre de cet article qui a voulu montrer les réactions d'un éleveur face à la sécheresse et au total la vie d'une famille au cours de ces années d'épreuve.

Bibliographie.

- BERNUS (E.), 1971 : Techniques agricoles de l'Aïr, *Encyclopédie berbère*, édition provisoire, Cahier n° 3, 5 p. ronéo. LAPMO - C.N.R.S., Université de Provence-Aix.
- BERNUS (E. et S.), 1972 : *Du sel et des dattes. Introduction à l'étude de la communauté d'In Gall et de Tegidda n tesemt*. Études Nigériennes, n° 31, 128 p., 5 pl. Photos, bibliogr.
- BERNUS (E.), 1974 : *Afarag* (plur. *ifərgan*), *Encyclopédie berbère*, édition provisoire, Cahier n° 12, 2 p. ronéo. - LAPMO.
- BERNUS (E.), 1974 : *Les illabakan (Niger), une tribu touarègue sahélienne et son aire de nomadisation*, Atlas des structures agraires du Sud du Sahara n° 10, 117 p., 14 cartes h.t., photos, ORSTOM, Mouton, Paris.
- BERNUS (E.), 1975 : *Azakka*, mesure de capacité en Aïr, *Encyclopédie berbère*, édition provisoire n° 14, LAPMO, Université de Provence-Aix.
- CORTADE (Frère J.-M.) et MAMMERI (M.), 1967 : *Lexique Français-Touareg*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 511 p.
- FOUCAULD (Père Charles de), 1951-1952 : *Dictionnaire Touareg-Français*, 4 vol., Paris, Imprimerie Nationale, 2 028 p.
- FRATERNITÉ (Charles de Foucauld), 1968 : *Initiation à la langue des Touaregs de l'Aïr*, 171 p. ronéo, Agadès.
- NICOLAS (F.), 1950 : Contribution à l'étude des Touaregs de l'Aïr, pp. 459-480, in : *Contribution à l'étude de l'Aïr*, Mémoire IFAN, n° 10, Paris, Larose.
- Petites sœurs de Jésus, 1974 : *Contes Touaregs de l'Aïr*, introduction de L. Galand, commentaire de G. Calame-Griaule, SELAF, Langues et civilisations à traditions orales, n° 7, Paris, 270 p.

Filmographie.

- BERNUS (E.), 1975 : *Afarag wa n manna (Le jardin de la sécheresse)*, Comité du Film Ethnographique CNRS, 16 mm, couleur sonore, 12 minutes. Histoire du jardinier Amumən ag Amastan, contraint de cultiver, après avoir perdu ses troupeaux à la suite de la sécheresse.